



De l'agression à la violence verbale, de l'éthologie à l'anthropologie de la communication

Béatrice Fracchiolla

► To cite this version:

Béatrice Fracchiolla. De l'agression à la violence verbale, de l'éthologie à l'anthropologie de la communication. Presses Universitaires de Rennes. Violences verbales, Presses universitaires de Rennes, pp.19-36, 2013, Des sociétés, 978-2-7535-2672-3. halshs-00941822

HAL Id: halshs-00941822

<https://shs.hal.science/halshs-00941822>

Submitted on 4 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'agression à la violence verbale, de l'éthologie à l'anthropologie de la communication

Béatrice Fracchiolla, université Paris 8, France

Introduction

Constatant que nous partageons, en tant qu'êtres humains, certaines caractéristiques avec les animaux et en particulier avec les mammifères, il semble que chercher à comprendre le phénomène de l'agression chez les animaux puisse nous aider à mieux le comprendre aussi chez les êtres humains. Peut-être cela peut-il également contribuer à la résolution de certains conflits, en particulier ceux qui surgissent après une montée en tension *agressive* pouvant aboutir ou se réaliser sous les formes de la violence verbale.

On sait qu'il existe différents types de violence verbale. Celle-ci peut être fulgurante, polémique, détournée et déclenchée par de multiples facteurs (émotionnels, spatiaux, temporels, malentendus interactionnels, etc.) et donne lieu à deux principaux modes de réaction qui sont soit l'évitement soit la participation à cette montée en tension (voir travaux de Auger, Fracchiolla, Moïse et Schultz-Romain¹ et en particulier 2008a et b ; et Moïse et Schultz-Romain, 2009, 2011 ; Schultz-Romain et Fracchiolla, 2013 ; Laforest et Moïse, dans ce même ouvrage). Suivant ces travaux, mon hypothèse est que l'agression est ontologiquement inscrite dans toute situation de violence. L'objet de ma contribution vise ainsi d'abord à distinguer agression de violence – et donc agression verbale de violence verbale – à partir des résultats proposés par l'éthologie. Dans le monde animal, on remarque que les différentes situations d'agression sont à la fois signifiantes et catégorisables. Aussi nous intéressons-nous ici à l'ontologie des situations de violence verbale issue de situations où l'agression est déjà présente comme signal de manière préliminaire et, en quelque sorte, préparatrice. Notre premier point sera ainsi de définir ce qui est entendu par agression du point de vue de l'éthologie, à l'aune de la manière dont nous définissons la violence verbale comme phénomène (socio)linguistique. À cette fin, on cherchera à proposer une typologie des situations possibles d'agression dans les sociétés humaines, à partir des résultats déjà mis en évidence en éthologie, neurobiologie (Karli, 1982), ou encore en sciences sociales à partir de la notion de conflit (Picard et Marc, 2012).

Il s'agit de faire ici le lien entre les travaux des éthologues et sciences sociales en général et ce en quoi ils peuvent nous aider, en tant que linguistes et, plus largement, anthropologues de la communication, à comprendre les interactions – verbales et violentes en particulier – humaines.

Là où il y a violence verbale existe *de facto* aussi combat territorial plus ou moins symbolique ou physique pour la prise de parole – et l'espace – entre au moins deux individus. Ne s'agit-il pas en effet d'avoir « le dernier mot » ? Mon point de vue sur la violence verbale porte ainsi sur la dimension de prise de pouvoir (par la parole) et de combat (rhétorique, symbolique, physique, etc.) pour la domination qui intervient dans toute scène où se manifeste de la violence verbale. Ce point sera illustré via l'analyse d'un extrait de débat politique en contexte électoral en dernière partie. La parole étant le moyen de communication réservé de l'espèce humaine, dont l'une des particularités est de lui permettre d'avoir un discours méta-linguistique, sur le monde et sur le langage lui-même, la violence verbale ne saurait exister en

¹ <http://www.violenceverbale.fr/pdf/publications.pdf>

tant que telle du point de vue animal. En revanche, le phénomène de l'agression, lui, est bien présent et tout à fait signifiant dans le monde animal (Lorentz, 1996 ; De Waal, 1992 ; Karli, 1982). Nous nous interrogeons alors pour comprendre en quoi et dans quelles mesures l'agression, telle qu'elle est définie par les éthologues comme faisant partie intégrante des communications sociales chez les animaux, s'exprime chez les êtres humains soit par de la violence verbale soit participe de la montée en tension qui mène à la violence verbale, voire à la violence tout court.

1. Définition de l'agression

Étymologiquement, agression vient du verbe latin *adgredior*, *gressus sum*, *gredi* (latin < *ad* et *gradior*) qui signifie aller vers, marcher vers, s'avancer vers, s'approcher, aborder, entreprendre quelqu'un, attaquer. Aussi voit-on que l'altérité et la notion de *relation* à l'autre est déjà présente dans l'étymologie du mot. Il s'agit en effet de chercher l'autre, d'aller vers l'autre au sens de « si tu me cherches, tu vas me trouver » : l'agression, l'agressivité serait alors un effort, une forme de mise en tension, pour se faire reconnaître, percevoir par autrui.

Le *Petit Robert* propose une définition différentielle de la violence entendue comme « disposition naturelle » – expression avec laquelle nous nous montrons critique, car ce qu'elle recouvre comme type de comportement ne semble pas suffisamment clair ; et il faudrait en outre expliciter en quoi elle serait naturelle *vs* acquise – et de l'agression comme d'un « instinct fondamental ». Daniel Favre définit quant à lui l'agressivité comme une « pulsion biologique au service de la vie » (2007 : 15), ce qui nous semble plus proche des caractéristiques de l'agression à l'aune des recherches réalisées en éthologie.

Dans les sociétés humaines, une quantité importante de règles, de codes, de rituels sont venus polir nos comportements afin que nous puissions tous vivre en société, parfois dans une certaine promiscuité (Elias, 1974). La guerre, en ce sens, est elle aussi très ritualisée (Augé, 1994 : 97) et, nous le notons dès à présent, fondée sur une marque de frontière territoriale qui comporte un espace à ne pas franchir. Elle l'était cependant sans doute encore plus avant les armes à feu et, évidemment, avant le nucléaire et les bombes qui permettent de tuer à distance de manière inconsiderée et radicale, sans le corps à corps proprement agressif et rituel qui permet de se mesurer à l'adversaire – ce que faisait, également, le duel jusqu'à son interdiction en France²

1. 1. D'un point de vue éthologique

L'agression n'est pas monolithique dans la nature, ni le fait d'une conduite singulière. Il n'y a pas une seule cause à l'agression, et du coup, il n'y a pas non plus une seule solution pour la résoudre ou la gérer (Roparz, 2012). Elle est d'abord une interaction et comme toute interaction, son sens émerge d'une situation donnée dans un contexte donné, avec des partenaires relationnels donnés à un moment précis – caractères espace, temps, acteurs. Ainsi par exemple, un animal avec des petits ou apeuré sera peut-être plus agressif parfois au point de paraître dominant pour un observateur peu informé et « il est fondamental, quelle que soit l'espèce concernée, d'identifier ce qui motive l'agression pour pouvoir la comprendre et la gérer »³ (Bekoff, 2004 : 360).

L'agression est souvent motivée par la défense d'un lieu et, en particulier, d'un nid ou d'un lieu où construire le nid. Un défenseur territorial peut-être « content, even meek » – que nous pouvons traduire par pacifique, et même soumis – une fois loin de son territoire. L'agres-

² Le dernier duel officiel eut lieu entre Gaston Defferre et René Ribière en 1967, suite à un différend entre les deux hommes dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale.

³ Ma traduction.

sion est liée géographiquement ou symboliquement, à la dimension territoriale et donc, à la dimension d'un espace à défendre, à ne pas franchir, corrélativement défini de manière physique et psychique. Les deux premières définitions de « territoire » données par le *TLF* en ligne vont également dans ce sens : « A. Étendue de terre, plus ou moins nettement délimitée, qui présente généralement une certaine unité, un caractère particulier ; avec pour synonymes *contrée, région...* [Et] B. [En rapport avec une collectivité hum.]1. Étendue de la surface terrestre où est établie une collectivité humaine⁴.

On trouve au mot territoire des racines étymologiques communes avec le mot « terreur », en français du XIII^e siècle (Bekoff, 2004 : 359). D'après l'*Oxford English Dictionary*, 2^e édition, un territoire est « un lieu d'où les gens étaient avertis avec force qu'il fallait qu'ils se tiennent à l'écart »⁵. Car un territoire, par définition, se défend. On peut alors distinguer la notion d'espace vital (*home range*), qui correspond au territoire au sein duquel un animal se déplace, et qui n'est pas défendu en tant que tel, du territoire qui, lui, se défend. L'espace vital peut comporter un, voire plusieurs territoires (*idem* : 359). On voit bien ici par ces différentes approches du terme agression *via* celui de territoire que l'agression est généralement motivée par un franchissement de frontière – encore une fois, que celle-ci soit physiquement visible (Hall, 1984 : 186 à 210) ou marquée d'une autre manière – par exemple chimiquement, par le dépôt de certaines sécrétions (Leroy, 1987) ; voir également le rôle joué par l'olfaction, comme ci-après, les travaux très connus de Karli et son groupe à Strasbourg sur les rats tueurs depuis les années 1960 (par exemple 86 : 15 à 21) ou psychologiquement⁶.

Le groupe de Pierre Karli à l'université Strasbourg a mis en évidence qu'il existait une réaction immédiate d'attaque de certains rats à l'égard de souris (dans des situations où ce sont eux qui cherchent la situation d'agression et non les souris qui les provoquent). Ainsi, 15 % des rats de laboratoire et 85 % des rats d'égout tuent immédiatement par une morsure dans la nuque toute souris mise en leur présence. Or la finalité de ce comportement n'est pas évidente, car non liée à la faim, ni à la défense d'un territoire, ni à une réactivité émotionnelle particulière. Après l'ablation des glandes olfactives, on a observé que les rats tueurs attaquent de la même manière rats et souris, et que lorsque des rats tueurs et des souris sont élevés ensemble depuis leur sevrage, il y a moins d'agressions. Le rôle inhibiteur des afférences olfactives sur l'agressivité a ainsi pu être mis en évidence (1986, entre autres nombreux travaux publiés et repris autour de cette expérience).

D'après Bekoff, l'occupation idéale d'un territoire est réalisée lorsque les animaux sont placés dans l'environnement sans subir l'influence d'autres facteurs environnementaux⁷ (2004 : 361). Par exemple, les babouins peuvent se disputer des territoires, entre groupes, mais il n'y a pas de territorialité ou d'appropriation d'espace au sein d'un même groupe, par les individus⁸ (*idem* : 362). Toujours selon Bekoff la majeure partie des agressions émerge au sein des groupes d'une même espèce suite à des conflits d'intérêts autour des ressources, ou suite à des conflits territoriaux, ou dans des contextes de recherche de partenaire (reproduction) et prédation. Il remarque par ailleurs que dans le monde animal en général, les conflits sont plus souvent résolus grâce à certaines formes d'agression que par la négociation⁹ (*idem* : 363). Et l'on pourra s'interroger sur le fait qu'au contraire, dans les interactions humaines, la

⁴ <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=2790896970> ; consulté le 11 juin 2012.

⁵ « a place from which people were warned off »

⁶ Voir par exemple la comédie *Rien à déclarer* de Dany Boon, sorti en janvier 2011, sur le thème de la xénophobie anti française d'un douanier belge incarné par Benoît Poelvoorde.

⁷ « An ideal free distribution... occurs when animals are located in the environment without being influenced by other environmental factors. »

⁸ « within the troop, baboons are not territorial ».

⁹ « much of animal aggression emerges from these conflicts over investment and resources within families, from territorial conflicts between family groups, or in the contexts of mating and predation [...]. Aggression among animals generally occurs as a result of conflicts over resources, and across the broad range of animals, conflicts are much more likely to be resolved by some form of aggression than by negotiation ».

négociation – qui peut s'apparenter à une forme de combat agressif verbal ? – permet souvent de résoudre des conflits autrement que par l'agression physique manifeste. C'est par ce biais que nous rejoignons l'idée de la parole comme acte physique et ayant des implications identiques à tout niveau aux autres actes physiques – théorie des actes de langage. Cela nous paraît en particulier vrai en ce qui concerne les débats politiques (voir l'analyse de corpus, ci-après). Cependant, l'agression en tant que telle n'est pas nécessairement violente. Et même, il est rare qu'elle le soit dans la mesure où, par réflexe de survie, les animaux évitent souvent d'être violents. L'agression correspond ainsi souvent à des comportements ritualisés ou formes de parades, où l'on mesure sa force l'un par rapport à l'autre, tout en évitant, en général de se blesser comme dans les combats de cerfs (Krebs et Davies, 1993 : 162).

Il y a ainsi une forme de sémantique des comportements d'agression ; c'est-à-dire que chacun de ces comportements a un sens. Cela entendu en dehors des expériences de laboratoire visant justement à vérifier ce sens, dont la recherche est typique à notre espèce humaine. Plusieurs grands types de comportements d'agression ont pu ainsi être mis en évidence par les auteurs et expérimentateurs. La première grande distinction est celle entre les comportements d'agression interspécifiques et les comportements d'agression intraspécifiques.

Comme nous allons le voir ci-après, dans le monde animal, ce sont les comportements d'agression interspécifiques qui sont souvent les plus violents, alors que les comportements d'agression intraspécifique restent normalement ritualisés et d'une certaine façon, mesurés. En cela, l'être humain semble devoir être mis à part du fait qu'il présente également des comportements violents non ritualisés envers ses congénères.

2. Catégorisation des comportements d'agression

2. 1. L'agression intraspécifique

La plupart des conduites agressives chez les animaux sont liées aux questions reproductives ou de maternage/soins aux jeunes, mais les comportements d'agression peuvent se produire pour une grande variété de raisons (Lorentz, De Waal, 1992). Bekoff répertorie cinq grandes situations d'agression déclencheuses de conflits, qu'il identifie comme « dominance conflict », « antipredatory conflict », « Sexual conflict », « Parent offspring conflict » et « Predatory pain and fear based conflict ». Dans toutes ces situations, il remarque que les réponses agressives ou à l'agression sont généralement les mêmes et faites avec les mêmes 'armes' – c'est-à-dire, d'une certaine façon, figées, ritualisées, car éprouvées comme les meilleures dans le temps par l'évolution. Ainsi par exemple, en est-il des serpents venimeux ou des abeilles qui mordent ou piquent, pour attaquer comme pour se défendre (2004 : 362). Et l'on sait également qu'il est plus dangereux de se faire mordre par un serpent venimeux jeune, qui ne maîtrise pas encore très bien le dosage du venin en fonction des attaques et de ses besoins de prédation, que par un serpent adulte.

Au sein d'une même espèce, par exemple chez les rats, on parle de comportements agonistiques à propos des comportements liés à l'agressivité soit de celui qui agresse, soit de celui qui est agressé. Ainsi, globalement, comportements conciliant et de capitulation font partie d'un tout décrit également par le terme agonistique et qui sont moins péjoratifs, dans les représentations qu'on s'en fait, que le terme agression.

2. 2. La niche écologique

L'agression intraspécifique est souvent due au fait que tous les individus d'une même espèce sont concurrents pour la même niche écologique. Elle exerce donc, comme l'agression interspécifique, une sélection naturelle qui réalise une pression évolutive obligeant les animaux

d'une même espèce à occuper le maximum de territoire pouvant présenter une niche écologique intéressante. La lutte territoriale, l'organisation sociale et la lutte pour la reproduction sont des aspects importants de cette forme d'agressivité.

Chez les espèces territoriales, l'agressivité d'un animal vis-à-vis de ses congénères est maximale au centre de son territoire puis devient nulle à la frontière – un certain nombre de comportements humains peuvent ainsi trouver un sens à l'aune de cette explication (Winkin, 2001). Et l'on peut alors mesurer d'une certaine façon en éthologie humaine à quelle distance faciale il convient de s'adresser à son interlocuteur ; à quelle distance s'asseoir de quelqu'un d'autre déjà assis sur un banc (Hall, 1984 : 210) ou encore pourquoi des bandes se font la guerre, ou pourquoi on clôture les propriétés privées. Placé dans un territoire étranger, l'animal manifeste en général soit un comportement de fuite, soit défensif. Et lorsqu'une lutte territoriale est engagée, l'éthologue peut très généralement en prévoir l'issue s'il connaît la distance qui sépare chaque animal du centre de son territoire. Par ailleurs, la pression sociale due à une surdensité de population peut modifier soit l'ampleur des territoires, soit l'agressivité des animaux. Il semble aisé de penser que ce facteur joue également chez les humains avec une augmentation des agressions en zones de surdensité de population comme les grands centres urbains. Les guerres de gangs dans les cités, le racisme, sont des exemples marquant des modifications de l'agressivité des comportements dues à une surdensité des populations. Du point de vue de l'ampleur des territoires, la concurrence pour une même niche écologique se traduit pour l'espèce humaine en termes de logements par une augmentation du prix au mètre carré dans les grandes villes, où la population est extrêmement dense et où seuls, donc, les mieux dotés – en termes de patrimoine ou capital au sens bourdieusien : financier, chance, compétences, études, etc. (Bourdieu 1979) – peuvent prétendre habiter. À l'opposé, on trouve les SDF (sans domicile fixe) ou les « bidonvilles ».

2. 3. La reproduction

La lutte pour la reproduction joue également un rôle très important dans la sélection naturelle (Zahavi, 1997). L'agressivité y apparaît comme un caractère de l'un ou l'autre sexe, généralement du mâle, mais aussi de la femelle lorsqu'elle est seule à s'occuper des jeunes. La sélection intraspécifique induite par la lutte pour la reproduction peut conduire à la production de formes inutiles pour la simple raison qu'elles sont plutôt des signaux sexuels. C'est le cas par exemple des ramures de cerfs, des ailes ou des plumes démesurées de certains oiseaux comme le paon (voir les nombreux travaux de Michel Kreutzer et son équipe sur les oiseaux au Laboratoire d'éthologie et cognition comparées à l'université de Paris Ouest¹⁰).

L'organisation sociale des troupes animales (et chez les êtres humains, des communautés et sociétés) a des rapports importants avec l'agressivité. Elle investit généralement les sujets de rang élevé – choisis parmi les sujets âgés ou expérimentés qui ont montré une maîtrise des codes supérieure – d'un certain prestige et garantit la confiance des sujets de rangs inférieurs. Elle permet la protection des sujets jeunes ou faibles, améliore l'efficacité de la surveillance de la troupe et des signaux d'avertissement contre les prédateurs ou autres. En favorisant tout ce qui permet la transmission des informations acquises individuellement, elle transforme les habitudes en traditions. Et surtout l'organisation sociale inhibe l'agressivité dans les relations interindividuelles au sein du groupe grâce à divers paramètres comme le toilettage, la défense commune du groupe, du territoire (Dunbar, 1996 ; De Waal 1992a et b) tout en conduisant la motivation aggressive à s'exprimer dans des comportements déviés ou des activités de substitution pouvant évoluer en rites, ce qui aboutit à canaliser les interactions agressives.

¹⁰ Sélection de publications : http://www.u-paris10.fr/1113/0/fiche__annuaireksup/. Page consultée le 12/06/2012.

2. 4. Comportements de menace

Le comportement de menace est clairement un comportement qui vise à prévenir qu'un congénère (ou autre, éventuellement), est en passe de franchir la limite considérée comme maximale. Un comportement de menace est un comportement qui a s'est transformé au cours de l'évolution. À l'origine ordinaire, un certain comportement s'est trouvé sélectionné au cours de l'évolution comme signal de communication : on dit alors qu'il y a eu ritualisation. « On appelle ontogenèse du comportement l'ensemble des mécanismes qui participent au développement des différents types de conduites permettant à un individu d'établir des relations avec son milieu, ses congénères et autres espèces animales et végétales. En revanche, la phylogénèse des comportements s'intéresse à l'évolution des comportements de génération en génération, au sein des espèces. » Kreutzer (1980 : 125). Le bâillement chez les macaques peut ainsi avoir deux significations distinctes, renvoyant soit au comportement ordinaire de fatigue, soit à un comportement de menace (ritualisé) (Leboucher 2012). La menace est l'un des comportements les plus stéréotypés, d'une grande dépendance sociale et qui se manifeste dans un contexte précis ; si le congénère part, le comportement de menace s'arrête. En revanche, s'il reste et persiste, celui-ci peut s'amplifier, jusqu'à passer à l'agression.

2. 5. La notion de ritualisation

La notion de ritualisation est fondamentale dans ce que l'on pourrait nommer la montée en tension agressive – sur le modèle de ce que nous avons appelé, en linguistique, « la montée en tension de la violence verbale » (Auger, Moïse, Fracchiolla, Romain, 2008a). Dans la mesure où un comportement ritualisé devient un comportement de communication (comme dans le cas de la politesse, par exemple, le fait de tenir la porte, employer des formules de salutations, dire « bonjour madame », etc.), on comprend que les comportements d'agression sont donc, souvent, chez les animaux et les êtres humains, des comportements de communication. Au départ, on a ainsi un ensemble d'activités simples qui, indépendantes les unes des autres, sont ordinaires mais qui, mises bout à bout, constituent ensuite une communication ritualisée (ce qui est aussi le cas, par exemple, dans un autre type de contexte, non menaçant, non agressif, des danses de parades des animaux pour attirer leur partenaire sexuel. En fonction des systèmes sociaux, ces expressions ont pu acquérir une forme de signification différente au cours de l'évolution. C'est cette même notion de ritualisation et de joutes verbales qui a été mise en évidence d'abord par Labov (1976) entre deux bandes de jeunes, à New York, et que l'on retrouve aujourd'hui par exemple chez les jeunes qui s'apostrophent, de manière ritualisée, en s'insultant, de manière dite affective : « ben mon salaud, t'as de la veine toi ! » ; « ta mère ! » ; ou encore dans les joutes verbales de type slam. Cette dimension ritualisée est un comportement de communication où, on le voit le danger est écarté d'emblée. L'interaction elle-même est canalisée, définie par la ritualisation et son déroulement attendu. Les combats d'animaux intraspécifiques sont eux-aussi globalement ritualisés, quand ils ont lieu, réduisant ainsi le risque de blessure entre les participants.

2. 6. Les comportements d'agression interspécifiques

En termes interspécifiques, la prédation est le comportement d'agression le plus évident, dans la mesure où il joue un rôle fondamental dans la conservation des espèces et la sélection naturelle. Les prédateurs les plus efficaces, les mieux armés, sont aussi les plus capables de survivre et procréer. Parallèlement les proies les plus capables de se défendre ou d'échapper à l'agression en fuyant rapidement ou en se camouflant sont épargnées. On constate une inter-

dépendance adaptative entre le prédateur et la proie, entre la proie et l'environnement : lorsque la proie est acculée et ne peut se soustraire au prédateur, elle manifeste un comportement combatif particulier où l'animal agressé met en jeu toutes ses facultés. La défense de la progéniture contre un individu rentre dans cette catégorie de comportement.

On distingue ainsi l'approche, où l'animal recherche la situation qui lui permet d'attaquer ou de tuer et qui est une agression prédatrice de la défense, où la situation conflictuelle est imposée à l'animal qui présente alors une conduite agressive visant à mettre fin à la situation qu'il subit. Ce type de comportement est lié à des réactions émotionnelles intenses qui s'observent dans la défense du territoire, les attaques entre mâles ou lors des réactions de peur.

3. L'agression intra spécifique chez l'être humain : analyse de corpus politique

Sur le plan du répertoire individuel humain, on s'aperçoit que les types de réactions agressives sont liés à la personnalité, à l'éducation, au mode de fonctionnement de chacun, etc. Mais on peut arguer qu'il existe de grands modes d'attaque et de réactions à l'agression.

Pour Wilson (1975), la différence fondamentale dans ce qui motive l'agression entre les êtres humains et chez les autres espèces serait la suivante : « aggression occurs among humans when one individual surrenders something it owns or might have owned as a result of a physical act or threat. When applied to animal behavior, the damage is calculated in terms of fitness. » (cité par Breed et Moore : 363). Nous proposons ci-après l'analyse d'un corpus politique sur le plan verbal, uniquement, afin d'illustrer les dimensions de l'agressivité intraspécifique humaine. Elle est intra spécifique, mais clairement compétitive. Elle reproduit par l'interaction verbale des comportements d'agression territoriaux, mais non de prédation – ou alors dans un sens de jeu théâtralisé qui serait à décrire en termes de gestualité. Cette dimension ritualisée du cadre autorise la comparaison entre l'homme et l'animal, et de parler d'agression humaine et non de violence.

Et il y a compétition pour une « même niche écologique » : le pouvoir politique, pris ici comme territoire symbolique. La ritualisation est également fortement marquée, à plusieurs titres. Elle est d'abord telle que nous l'avons déjà partiellement décrite dans le débat d'entre deux tours Sarkozy Royal en 2007 sous la forme définie de « l'attaque courtoise » (Fracchiolla, 2008 et 2011), que l'on retrouve également si l'on observe les anciens débats (« duels ») d'entre deux tours¹¹, et les débats de campagne électorale. On prendra ici comme exemple le débat entre N. Sarkozy et L. Fabius, qui a eu lieu lors de l'émission *Des Paroles et des actes* du 22 février 2012, soit exactement deux mois avant le premier tour de l'élection présidentielle française. Dans ce débat, Laurent Fabius (LF) représente le candidat François Hollande (FH) et Nicolas Sarkozy (NS) lui-même. Les éléments de l'extrait qui sont commentés à sa suite sont indiqués par une mise en gras ainsi que des numéros.

NS : Mais vous allez devoir passer de la posture du professeur à celle de celui qui écoute.

L.F. Ah pas du tout, pas du tout, pas du tout, je ne me le permettrais pas, je ne me le permettrais pas, j'ai trop de respect pour la fonction qui est la vôtre

NS : Ne faites pas d'acc(ès), d'excès de modestie, ça ne vous va pas outrageusement. Alors sur

LF : outrageusement est un mot qui vous convient très bien (1)

NS : si vous le voulez ; et la modestie, ne vous va pas tellement autant

¹¹ Voir le documentaire *Duels présidentiels*, 2012, 56mn 10s, réalisé par Hugues Nancy sur ce sujet pour l'INA.

LF : et la fausse modestie non plus

Ns : Oh, là de ce côté-là, ça fait bien longtemps que je ne joue pas, moi.

LF : très bien... Un Président ne doit pas jouer avec l'Histoire, il doit la faire

NS : Non non, bien sûr. Sur l'emploi... je demande aux Français qui nous écoutent d'imaginer, dans les crises que nous avons traversées, ce qu'aurait été la situation de notre pays, si Madame Royal et les socialistes avaient été élus.

LF : Ben voilà, c'est ce qu'on a dit, les autres, les autres, ça commence

NS : Un conseil : quand ça vous fait mal, ne le montrez pas à ce point-là.

(suit un débat sur l'économie)

(...)

NS : Parce que vous additionnez 400 000 chômeurs et 600 000 travailleurs qui travaillent à temps partiel. S'ils travaillent à temps partiel, et si vous êtes honnête – et vous êtes un homme honnête (2) - vous ne pouvez pas les additionner.

LF : Monsieur Sarkozy, j'ai compris, chacun a compris...

NS : ça s'appelle l'honnêteté ! (3)

LF : ... l'essentiel de votre démonstration...

(...)

NS : Ce n'est pas ce que j'ai dit Monsieur Fabius. J'ai tellement, par ailleurs, envie de débattre avec vous sur les solutions. Ensuite, s'il y a bien un défaut que je n'ai pas, c'est celui de faire porter la responsabilité sur les autres. (intonation descendante). Hein ? ! Moi je ne me défais pas sur personne. J'assume mes responsabilités (3), et je trouve très agréable qu'un homme comme vous (2) qui a fréquenté François Hollande pendant 30 ans et qui porte des jugements aussi cruels et brutaux (4) ait changé, ces dernières semaines, parce qu'il vous confiait la responsabilité d'aller faire un voyage en Chine, et un voyage au Japon. Ça prouve, Monsieur Fabius, qu'on peut vous convaincre facilement ! (5) (en baisant la tête)

LF : Monsieur Sarkozy, gardons au débat, gardons au débat le niveau qu'il doit avoir...

NS : ... facilement ! Tout à fait, tout à fait.

LF : Je suis désolé de devoir vous faire cette remarque !

NS : Non non, pas du tout. Mais, mais c'est parce que je voulais garder le débat, au départ... euh, à une certaine hauteur, que je n'ai pas cité ce que vous avez dit sur François Hollande (6) quand vous le compariez à une fraise des bois. Je ne suis pas sûr que lui-même appréciait énormément l'expression qui venait de vous ! (...)

Dans le contexte qui nous intéresse ici (agression intraspécifique chez les êtres humains et, plus particulièrement la dimension rituelle de l'agression), le débat politique télévisé visant le gain de la plus haute fonction à la tête du pays permet d'illustrer différents points déjà évoqués. En premier lieu, la dimension rituelle du débat et de l'échange et sa spéacularisation. Il s'agit de se donner à voir et à entendre et de l'emporter symboliquement sur l'autre afin de se mettre en valeur – lutte pour la domination et le *leadership* au sein du groupe. Par ailleurs, il est fondamental de demeurer dans le registre agressif précisément sans tomber dans le registre violent qui serait ici un objet de discrédit. La notion d'équilibre, de mesure ou en-

core « d'économie des relations à autrui » (Fracchiolla, 2003) est donc essentielle. Enfin, le rappel de la forme théâtrale de la stichomythie qu'évoque cet échange renforce sa dimension ritualisée et rhétorique.

3. 1. Commentaires du corpus :

1) Outrageusement : excessivement, abusivement ; renvoie à « outrage » et outrager ; le sens de l'attaque évoque une connaissance sous-entendue de la personne, habituée à outrager les autres (parole outrageante : injurieuse, insultante) ; ou encore à se comporter de manière « outrancière », c'est-à-dire à la fois visible, excessive, etc. avec une connotation négative (renvoie à l'image du « Président bling-bling »). Peut-être avec les deux sens, avec une nuance ironique.

2) Cette manière de s'adresser qui apparaît d'abord positive, mais se trouve ensuite détournée de manière négative (ici « homme honnête » et « agréable », en réalité ironiques par rapport à la suite du propos) rentre dans les éléments descriptibles de ce que j'ai appelé « l'attaque courtoise » (Fracchiolla 2008 ; 2011). Elle permet de porter les plus grandes attaques sous le couvert de la politesse et de la déférence.

3) L'attaque se prépare ; il s'agit ici d'une montée en tension agressive : NS parle en négatif et par allusion, sous-entendus, ce qui permet de comprendre : moi, contrairement à d'autres... et à vous en particulier, ou à FH que vous représentez. C'est un procédé qui appartient au discours indirect et qui permet au locuteur de se mettre en valeur en se distinguant de son interlocuteur et de ce qu'il représente.

4) NS renvoie aux propos de LF sur François Hollande qu'il vient d'évoquer quelques minutes auparavant, portant une première attaque : « en 2011 (...) vous avez dit : « franchement, vous imaginez Hollande Président de la République, on rêve ! » ». Il s'agit ici d'une attaque « *ad hominem* » ou « *ex concessis* » (Schopenhauer, 1990 : 35) qui se prépare et qui vise à mettre en évidence le comportement contradictoire de LF par rapport à ses actes. Si elle était formulée, la question directe serait : « si vous estimez aussi peu que FH puisse être un bon Président de la République, comment pouvez-vous l'aider dans sa campagne ? ».

5) Il y a sur cet extrait également toute une attitude physique accompagnatrice complexe de l'agressivité dominatrice. Le discours de NS est périphrastique indirect pour signifier aux téléspectateurs que LF est influençable, corruptible et donc peu digne de confiance.

6) Ce passage sur « la petite fraise des bois » a été maintes fois repris par les médias dans les semaines qui ont suivies. Il constitue une forme d'acmé dans l'échange, la balle de match violente d'une montée en tension de l'agressivité verbale, réalisée ici par une série d'échanges brefs – effet « ping pong » où celui qui gagne est celui qui fera mouche et aura le dernier mot, tout en répondant à une espèce de « devoir de réactivité » (Schultz-Romain et Fracchiolla, à paraître). De plus, NS parle ici par prétérition, ce qui est une forme de cataphore (effet d'annonce) et qui peut être aussi compté dans les stratégies indirectes de l'attaque courtoise dans la mesure où l'on dit quelque chose tout en affirmant qu'on ne l'a pas dit. D'un point de vue rhétorique cependant, ce procédé semble à double tranchant car il crée une forme de paradoxe intellectuel et positionne *de facto* l'énonciateur du côté du mensonge (« je mens, puisque j'affirme ne pas dire quelque chose que je dis en réalité »).

L'effet global attendu – et atteint – par le discours indirect, que l'on pourrait également qualifier ici de « discours en creux », est un effet de retour : plus NS parvient à humilier LF, plus il en retire de bénéfice par effet miroir dans le sens où il dit par-là aux téléspectateurs : « étant mon adversaire, vous représentez aussi tout ce que je ne suis pas ».

Par ces caractéristiques spectaculaires – qui renvoient à la fois aux jeux du cirque (gladiateurs), au duel devant témoins, au théâtre également par le pouvoir que la mise en scène de ces émissions télévisuelles donnent à la parole et au jeu kinésique dans toutes ses dimensions,

etc. – les débats politiques, dans la mesure où ils ont lieu *pour* être vus par des spectateurs, nous paraissent être assez caractéristiques des situations où l’agressivité est mise en scène, alors que l’émergence de la violence constituerait un faux pas. Dans la mesure, donc, où l’échange interactionnel a lieu selon une forme de scénario et mise en scène prédéfinis, avec une issue attendue (il doit y avoir un vainqueur à la fin de l’échange), et des attaques mesurées, voire préparées et anticipées – NS disposaient de fiches pré-rédigées pour ce débat – nous parlerons plutôt ici de « montée en tension agressive ». Par ailleurs, si le ressenti de la violence verbale se situe du côté du récepteur, en termes de psychologie (Moïse Laforest, dans ce même ouvrage), il semble cohérent de penser que les femmes et hommes politiques sont aguerris à distinguer leur personne de leur fonction, et donc à assumer un rôle qui leur permet de demeurer dans les règles caractéristiques de l’agression mesurée – au risque de devoir autrement renoncer à leur fonction. Ce cadre ritualisé permet de parler d’agression plutôt que de violence verbale, et n’exclut pas la dimension de montée en tension. On observe dans ce même débat, comme nous avons essayé de le montrer, une montée en tension concrète, exprimée par la sémantique (sens des mots), les procédés rhétoriques, jusqu’aux attitudes gestuelles (non analysables ici).

Ainsi pourrait-on dire que ce qui différencie l’agression de la violence verbale est que l’agression demeure dans un cadre sécurisé¹² : le concept de face (Goffmann, 1975) peut se trouver menacé par un FTA (Face Threatening Act), mais non atteint, endommagé par lui dans le cadre de l’exercice des fonctions politiques (rôle, personnage politique) alors que la violence verbale constituerait une véritable atteinte à la face de l’individu, comme personne, et non uniquement à son rôle, à sa fonction comme représentant de parti. D’une certaine façon, la violence verbale arrive lorsque l’on sort du jeu, lorsque l’objet, l’enjeu se perd, et qu’il y a déplacement de l’attaque, qui devient directe, sur la personne. Ainsi, alors que LF dit que NS a prononcé des « paroles désagréables, et même... violentes », NS tente de transformer de propos et de faire dire à LF qu’il l’a accusé d’être un « homme violent » – ce que LF n’a pas dit, et qui constituerait un vrai franchissement de limite au point de faire passer LF lui-même pour violent...

3. 2. *Une question de feeling ?*

Nous avons évoqué précédemment les expériences et résultats de l’équipe de Pierre Karli à Strasbourg à propos des rats tueurs et des implications liées à l’ablation des glandes olfactives à propos des comportements agressifs, qui montrent qu’une habitude olfactive à d’autres individus – y compris d’autres espèces – nous rendent moins agressifs à leur égard. Nous connaissons tous l’expression à propos de quelqu’un qui consiste à dire que « nous ne pouvons pas le/la sentir ». Le rôle de l’olfaction et de l’habitude (olfactive comme d’élevage et d’éducation sociale) ont été également mis en évidence chez l’être humain (bébés capables de reconnaître l’odeur de leur mère ; personne raciste qui va dire « Ah non, X ce n’est pas pareil, je le connais bien. »). Mais chaque expérience permet en général de mettre un seul des paramètres entrant en jeu, qu’ils soient agonistiques ou calmants en évidence. Et la difficulté est évidemment que, en situation, il est absolument impossible de mesurer simultanément chez l’être humain tous les paramètres qui interviennent quand quelqu’un est sur le point de commettre un meurtre ou d’agresser un congénère plus « fonctionnellement ». Nous ne pouvons que reconstituer les scénarios *a posteriori* à l’aune de ce que nous savons, et de ce dont cela nous permet de faire l’hypothèse. Peut-être d’ailleurs est-ce là l’une des raisons qui nous font tant apprécier le genre littéraire des romans policiers, dans la mesure où ils apportent à chaque fois une solution, une explication compréhensible, de comportements qui, dans la réalité, ne le

¹² Nous empruntons cette notion à la théorie de l’attachement et en particulier à Boris Cyrulnik, qui l’emploie dans la plupart de ses publications.

sont pas toujours¹³. Les polards jouent ainsi un rôle explicatif cathartique qui, sans doute, nous permet de mieux supporter de vivre la violence qui nous entoure en nous laissant imaginer qu'elle a généralement, des raisons d'être. Le cinéma, au contraire, ne cherche que rarement cette rationalisation (que l'on retrouve malgré tout chez un Hitchcock, un Chabrol) pour développer plutôt la dimension sensationnelle spectaculaire qui nous laisse parfois en proie à la terreur ou à l'horreur la plus totale, tout en recherchant malgré tout par ce biais, la catharsis.

D'une certaine façon, l'explication de la violence, qu'elle soit verbale ou autre, nous échappe dès que nous pensons la rattraper, parce qu'elle n'a pas, justement, de sens univoque, mais semble dirigée par des mécanismes autres que ceux, nécessaires et sociaux, du vivre ensemble. En fuite, la violence est toujours hors la loi. C'est pourquoi nous cherchons à la saisir, par tous les moyens.

Conclusion

L'éthologie, à travers l'observation et l'étude des comportements animaux, nous apprend un certain nombre de choses sur les circonstances possibles de l'agression. Mais elle ne nous apprend pas tout concernant l'agression au sein des groupes humains. En particulier, elle ne saurait prendre en compte la double dimension évolutive et adaptative qui a conduit l'être humain à posséder un cerveau lui donnant un accès au symbolique suffisamment important pour lui permettre la maîtrise, voire le contrôle de ses comportements, lesquels sont inscrits par rapport à un système de valeurs qui est une synthèse de son histoire personnelle et de sa vie sociale. Par ailleurs, en lien avec cette double dimension éthologique et symbolique, qui permettent d'apporter un certain éclairage sur la manière dont se manifestent et sont gérées les situations de tension/conflit pouvant générer de l'agression et la violence verbale, on ajoutera la dimension biologique qui, bien qu'invisible, ne saurait être ignorée, que ce soit via les phéromones ou les odeurs, ou encore les enchaînements physiologiques divers ou réactions en chaîne que peut entraîner une situation de stress chez chaque individu.

D'un point de vue philosophique et évolutif, l'homme ne connaît certes pas de prédateur en tant que tel, en revanche, selon la fameuse formule de Plaute, reprise ensuite par Hobbes dans le *Leviathan* : "l'homme est un loup pour l'homme"¹⁴. Si l'on fait l'hypothèse que l'on parle de violence dès lors qu'un comportement n'est pas spécifiquement lié à l'une des fonctions décrites par l'éthologie en matière d'agression, cela semble plus facile à expliquer chez les animaux que chez les êtres humains, où la part de symbolique, de psychologique, d'affectif et d'émotionnel est bien plus complexe à mettre à distance et dénouer pour comprendre ce qui serait la cause de quoi. Plusieurs éléments entrent ainsi souvent en compte chez un individu humain pour expliquer ses comportements d'agression. Sans doute est-ce pour cette raison qu'il est parfois difficile pour le chercheur de rendre visible cette frontière – qui existe pourtant – entre agression et violence – y compris verbale. Certains comportements humains violents tendent ainsi à chercher des excuses sous le couvert qu'ils seraient en fait des comportements d'agression, cherchant à en prendre le sens donc (viols, meurtres, terrorisme...). Or, la question qui nous semble précisément délimiter une frontière distincte entre agression et violence est bien celle du sens et, en particulier, du sens relationnel. Si l'agression a un sens, la violence n'en a plus, que l'on se situe sur le plan de la sémantique, de la rationalité, d'un enchaînement interactionnel ou de tout autre sémiotique. Notre hypothèse en construction est bien, ici, que la violence existe au-delà d'un quelconque *sens* relationnel. Et alors que l'agression constitue encore un certain type de relation à l'autre, la violence est dans

¹³ Des chercheurs ont mis en évidence que lire des romans stimulerait l'empathie (« Les romans renforcent l'empathie », in *Cerveau et psycho*, n° 51, mai-juin 2012, p. 64-69). Voir en particulier les travaux de K. Oatley, R. A. Mar, M. Djikic.

¹⁴ Plaute, *Asinaria*, vers 495 ; Hobbes T., *Leviathan*, 1651 en anglais.

la négation de la relation, dans la toute puissance de l'un *sur* l'autre et l'abus de l'un *par* l'autre. La violence pourrait ainsi se définir, de notre point de vue, comme un acte de domination insensée de l'un par l'autre. Sans doute alors peut-on distinguer de cette manière également les actes de langage qui sont du domaine de l'agression de ceux qui sont du domaine de la violence, et donc entre agression verbale et violence verbale.

Bibliographie

- AUGÉ M., *Le sens des autres*, Paris, Fayard, 1994.
- AUGER N., FRACCHIOLLA B., MOÏSE C., et SCHULTZ-ROMAIN C., *De la violence verbale : pour une sociolinguistique des discours et des interactions*, in Durand J. Habert B. et Laks B. (éd.), Actes du congrès mondial de linguistique française, Paris 9-12 juillet 2008, 2008a, CD-Rom www.linguistiquefrancaise.org
- AUGER N., FRACCHIOLLA B., MOÏSE C., et SCHULTZ-ROMAIN C. (éd.), *De l'impolitesse à la violence verbale*, Actes du colloque mai 2005, université d'Avignon, collection Espaces discursifs, Thierry Bulot, deux volumes, Paris, L'Harmattan, 2008b.
- BEKOFF M. (ed.), *Encyclopedia of Animal Behavior*, Greenwood, 2004.
- BOURDIEU P., *La Distinction*, Paris, éditions de Minuit, 1979.
- BREED M. D., MOORE J., *Animal Behaviour*, San Diego, Elsevier, 2012.
- Cerveau et psycho*, « Les romans renforcent l'empathie », n° 51, mai-juin 2012, p. 64-69.
- DE WAAL F., *De la réconciliation chez les primates*, Paris, Champs Flammarion, [1989] 1992a.
- DE WAAL F., *La politique du Chimpanzé*, Paris, éditions du Rocher, 1992b.
- DUNBAR R., *Grooming, Gossip, and the Evolution of Language*, Cambridge, Harvard University Press, 1996.
- ELIAS N., *La société de cour*, Paris, Champs Flammarion, 1974.
- FAVRE D., *Transformer la violence des élèves*, Paris, Dunod, 2007.
- FRACCHIOLLA B., "Politeness as a strategy of attack in a gendered political debate – The Royal Sarkozy debate", in *Women, Power and the Media, Journal of Pragmatics*, volume 43, Issue 10, August 2011, p. 2480-2488.
- FRACCHIOLLA B., « L'attaque courtoise : de l'usage de la politesse comme stratégie d'agression dans le débat Sarkozy-Royal du 2 mai 2007 », in *Actes JADT'2008 – 9^e journées internationales d'analyse statistique des données textuelles*, 12-14 mars 2008, Lyon.
- FRACCHIOLLA B., *Écologie et altérité : du discours de valeurs au discours de droits chez les Verts et les Verdi*, thèse de doctorat en didactologie des langues et des cultures, Martine Abdallah-Pretceille (dir.), université de la Sorbonne nouvelle Paris 3, soutenue le 17/12/2003. Publiée par l'Atelier national des thèses, ISBN : 2-284-04751-3, Lille, 2004, 579 pages.
- HALL E. T., *Le langage Silencieux*, Paris, Seuil, [1959 en anglais] 1984.
- HÉRITIER F., *De la violence I*, Paris, éditions Odile Jacob, 1996.
- HÉRITIER F., *De la violence II*, Paris, éditions Odile Jacob, 1999.

- KARLI P., *Neurobiologie des comportements d'agression*, Paris, PUF, collection Nodules, 1982.
- KARLI P., « Les conduites agressives », *La recherche*, 18, 1971, p. 1013-1021.
- KARLI P., « La notion d'agressivité. Point de vue d'un neurobiologiste », in *Les Cahiers du MURS*, n° 6, 1986, 25 p.
- KREBS J. R., DAVIES N. B., *An introduction to behavioral ecology*, Blackwell, 1993.
- KREUTZER M., CHAPOUTHIER G., MENINI C., *Psychophysiologie – Le système nerveux et le comportement*, éditions Études vivantes, Paris, 1980.
- LABOV W., *Sociolinguistique*, Paris, éditions de Minuit, 1976.
- LEBOUCHER G., *La communication chez les primates*, cours n° 1, université de Paris Ouest, 22 octobre 2011.
- LEROY Y., *L'univers odorant de l'animal*, Paris, Boubée, 1987.
- LORENZ K., *L'agression*, Paris, Champs Flammarion, 1996.
- MOÏSE C. et ROMAIN C., « Une modélisation de la violence verbale fulgurante », Colloque international « Violence à l'école : normes et professionnalités en question », université d'Arras, 2011. <http://www.colloque-violences-arras.eu/communications/liste?member=X8051>
- MOÏSE C., LAFOREST M., *Entre reproche et insulte, comment définir les actes de condamnation ?*, 2012 (Dans ce même ouvrage).
- PICARD D., *Savoir-vivre et relations sociales*, Que Sais-je ?, PUF, Paris, 2010.
- ROPARZ P., « Agressivité, éthologie », in *Encyclopédie Universalis en ligne*, 2012, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/agressivite-ethologie/>. Article consulté le 12 juin 2012.
- SCHOPENHAUER A., *L'art d'avoir toujours raison*, Circé, Paris, [1864] 1990.
- SCHULTZ-ROMAIN C., FRACCHIOLLA B., « Montée en tension et usages du courriel universitaire », in PESCE S., *Violences en institutions : points de vue thématiques*, 2013.
- WILSON E. O., *Sociobiology: The New Synthesis*, Cambridge Mass, Belknap Press of Harvard University Press, 1975.
- ZAHAVI A., *The handicap principle: a missing piece of Darwin's puzzle*, Oxford University Press, Oxford, 1997.